

LE DAUPHIN

par José Cardoso Pires

Il y a, pourrait-on dire, des romans aseptisés, climatisés. Un appartement anonyme, un mobilier international, des personnages interchangeables : Buenos-Aires et Dublin s'y présentent sous les mêmes apparences ; le langage est celui d'un espéranto sophistiqué ; seuls, quelquefois, les prénoms apportent une légère couleur locale.

Les romans portugais récemment lus échappent, Dieu merci, à cette disgrâce. Le Dauphin, de José Cardoso Pires (traduit par Robert Quemserat), plus encore que les autres peut-être. Le paysage, cette lagune que l'on croit deviner au sud de Lisbonne, de l'autre côté du Tage ; les personnages ; le village inventé, mais dont l'auteur nous fournit un plan comme Faulkner pour son comté mythique, ou Jules Verne pour L'Île mystérieuse ; tout a une couleur, presque une odeur portugaise.

L'aventure du trio classique n'a, en soi, pas tellement d'intérêt. Même le fait que l'amant soit le valet préféré, l'ombre du maître de la lagune, n'ajoute que peu de piquant à l'affaire. Ce qui est incomparable, c'est l'art avec lequel est conduit le récit. Entre le narrateur et les demi-témoins de la tragédie se tisse tout un entrelacs de confidences, de racontars, de sagesse paysanne et d'une curiosité ironique qui cerne et dessine le trio aujourd'hui disparu : le valet mort, la femme noyée (mais comment ?), le maître enfui. Il ne reste que les chiens fantômes errant autour de la lagune, les deux chiens auxquels se serait joint un chien manchot, comme l'était justement le valet.

Un très grand livre. — (Gallimard, coll. « Du monde entier ».)

Jean-Marc Dufour.